lenciennes. Pendant ce temps, la Convention décrétait qu'il comparaîtrait à sa barre et que quatre représentants, accompagnés du ministre de la guerre, iraient lui signifier ce décret. Il était sous Condé lorsqu'il apprit l'arrivée de ces commissaires (2 avril). C'étaient Quinette, Lamarque, Bancal, Camus et le ministre Beurnonville, qui lui notifièrent l'objet de leur mission. Après une assez vive altercation, il les fit arrêter par ses hussards allemands et les livra aux Autrichiens. On sait qu'ils restèrent prisonniers jusqu'en 1795.

Après ce lâche attentat, Dumouriez se disposa à marcher sur Paris. Son armée, disséminée dans ses cantonnements, lui paraissait facile à entraîner. Mais on sait ce qui arriva : sa trahison devenant manifeste, trois bataillons de volontaires, le rencontrant près de Condé, au moment où il se rendait à une entrevue avec Cobourg, le poursuivirent à coups de fusil (3 avril). Il reparut le lendemain aux avant-postes, mais sans ébranler personne. L'artillerie se retira sur Valenciennes, suivie bientôt par toutes les divisions, et, le projet avorté, Dumouriez fut contraint de passer la frontière avec Egalité fils et quelques officiers, et d'aller cacher sa honte dans les rangs autrichiens.

Ainsi se termina une carrière qui pouvait être si brillante. Le malheureux descendit plus bas encore. Après avoir abjuré sa patrie, il passa le reste de sa triste existence à conspirer son abaissement et sa perte. Il erra d'abord en divers lieux de l'Europe, cherchant partout à susciter des ennemis à la France, et finit par se fixer en Angleterre, où il reçut du gouvernement une pension annuelle de 25,000 fr., honteux salaire destiné à solder les plans qu'il fournissait pour combattre son pays. La Restauration ne fit rien pour lui, et il est à croire que ses anciennes relations avec la maison d'Orléans ne contribuèrent pas peu à le faire dédaigner, malgré ses protestations de dévouement envers Louis XVIII.

Dumouriez prolongea son existence jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il était de petite taille, avec une physionomie spirituelle où brillaient des yeux pleins de feu ; sa conversation était piquante et nourrie, son instruction étendue et variée. Il écrivait avec facilité. Voici la liste de ses principaux écrits : *Cahiers d'un bailliage, etc.*, dont il est parlé plus haut ; *Etat présent du royaume de Portugal, en l'année* 1766 (Lausanne, 1775, in-12, anonyme), réimprimé avec additions et corrections (Hambourg, 1797) ; c'est un ouvrage bien fait et qui jouit d'une grande estime en son temps ; *Galerie des aristocrates militaires*, et *Mémoires secrets* (de la guerre de 1757) [Paris, 1790] ; *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre, pendant la campagne de Belgique en* 1792 (Paris, 1793) ; *A la Convention nationale et à la nation française* (Francfort, 1793) ; la *Vie et les mémoires du général Dumouriez* (Hambourg, 1795), réimprimé dans la collection des *Mémoires relatifs à la Révolution française* (1823, 4 vol.) ; *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France* (1795) ; *Tableau spéculatif de l'Europe* (1798) ; *Campagnes du maréchal de Schomberg en Portugal, de* 1662 *à* 1668 (Londres, 1807) ; cet ouvrage est tiré de l'allemand, mais enrichi par Dumouriez de notes importantes. Wellington en a beaucoup profité, lors de la guerre de Portugal ; *Jugement sur Bonaparte, adressé à la nation française et à l'Europe* (Londres, 1807). Enfin Dumouriez donne lui-même les titres d'un certain nombre d'écrits politiques ou militaires, de mémoires, etc., saisis en manuscrits parmi ses papiers, en 1793.

— Bibliogr. Dumouriez, *Correspondance avec Pache, ministre de la guerre, pendant la campagne de Belgique en* 1792, publié par Philippe Henri de Grimoard (Paris, 1793, in-8°) ; traduit en anglais (Londres, 1793, in-8°) ; traduit en hollandais (Dordrecht, 1794, in-8°) ; *Vie et mémoires* (Hambourg, 1795, 3 vol. in-8° ; Paris, 1795, 2 vol. in-8° ; Francfort, 1795, 2 vol. in-8° ; Paris, 1822-1824, 4 vol. in-8° ; Paris, 1835, 2 vol. in-8°) ; traduit en allemand : par Carl Johann Heinrich Huebbe, avec des notes de Christoph Girtanner (Francfort, 1794, 2 vol. in-8°) ; par Samuel Heinrich Catel, avec des remarques de Christoph Girtanner (Berlin, 1794, 2 vol. in-8° ; Hambourg, 1795, 3 vol. in-8°) ; traduit en anglais par T. B. Beaumont (Londres, 1794, 2 vol. in-8°) ; traduit en hollandais (Hage, 1714, 2 vol. in-8°) ; Bois-Deffre, *Courtes réflexions sur les Mémoires du général Dumouriez* [s. l. et s. d. (1794), in-8°] ; Pigoine du Palais, *Réfutation des Mémoires du général Dumouriez* (Hambourg et Leipzig, Constance, 1794, 2 vol. in-8°) ; Servan, *Notes sur les Mémoires du général Dumouriez et sa correspondance avec le général Miranda* (Paris, 1795, in-8°) ; Viette, *Dumouriez unmasked, or an account of the life and adventures of the hero of Jemmappes* (Londres, 1793, in-8°, omis par Lowndes, traduit en allemand, Leipzig, 1794, in-8°) ; Rochlitz, *Helden des alten Roms und des neuen Frankreichs : Coriolan und Dumouriez* (Leipzig, 1796, in-8°) ; Ledieu, le *Général Dumouriez et la Révolution française* (Paris, 1826, in-8°) ; *Récit de la conduite tenue par les commissaires de la Convention nationale et le ministre de la guerre envoyés à l'armée de la République commandée par Dumouriez, de leur arrestation et de leur transport à Maëstricht, etc.* (Paris, 1796, in-8°) ; *Réponse du général Dumouriez au rapport du député Camus* (Hambourg et Londres, 1796, in-12) ; *Lettre du général Dumouriez au traducteur de sa vie, etc.*, de Christoph Girtanner (Hambourg, 1795, in-8° ; traduit en allemand, Hambourg, 1796, in-8°) ; Girtanner, *Lettre au général Dumouriez* (Gœttingue, 1795, in-8°) ; Ponteuil, *Dialogue entre les généraux George Washington et Dumouriez* (s. l. et s. d., in-8°).

Dumouriez (Mémoires de) [1794 et 1823]. Les mémoires d'un homme qui apprit aux soldats improvisés de l'Argonne et de Jemmapes les premières leçons de l'art de combattre et de vaincre les vieilles armées de l'Europe ne peuvent être un livre banal, un ouvrage dénué d'intérêt, une compilation indigeste d'anecdotes puériles. Tous les historiens de la Révolution ont reconnu l'importance des témoignages d'un capitaine habile et des jugements émis par un esprit supérieur, qui disait, après sa malheureuse défection : « Je vis de calomnies, comme les cigognes vivent de serpents, sans qu'ils leur nuisent, » mais qui a senti néanmoins la nécessité d'expliquer sa conduite. « Ce n'est point par vanité que le général Dumouriez entreprend d'écrire les mémoires de sa vie. C'est une justification qu'il doit à ses parents, à ses amis ; c'est une égide qu'il oppose à ses ennemis et à ses persécuteurs ; c'est peut-être une leçon très-instructive qu'il laisse à ses contemporains et aux siècles suivants. Dans le tableau très-varié d'une vie fort active, il ne rappelle aucun trait dont il ait à rougir. Il est homme, il a souvent commis des fautes, il avoue même des erreurs, mais il n'a aucun crime à se reprocher... » Après avoir rappelé cette maxime de Plutarque, « que la vertu consiste dans un juste milieu, également éloigné des deux extrémités, » il ajoute : « Un peuple qui abuse de la liberté est un monstre féroce dont les excès et les caprices sont tôt ou tard réprimés par des chaînes pesantes ; il s'attend donc à voir sa patrie assujettie à des calamités encore plus grandes, et ce tableau fera le malheur du reste de sa vie. » Ces mots prophétiques ne sont pas les seuls que laisse échapper l'homme qui a peut-être le mieux expliqué et le mieux jugé la carrière et les talents de Bonaparte, alors à l'apogée de sa puissance (1808). Les *Mémoires* du général, divisés en huit livres, affectent le ton et la forme de l'histoire. Ils remontent à la guerre de Sept ans. Dumouriez raconte ses débuts militaires dans la guerre de Corse (1768-1769) et dans la guerre de Pologne (1770-1771), puis il explique ses missions particulières pendant les années 1775-1776-1777. Arrivé à la révolution de 1789, dont il comprenait parfaitement la portée, il esquisse le tableau de la France. Appelé au poste de ministre des affaires étrangères, puis à celui de ministre de la guerre et au commandement en chef, il rend compte des négociations diplomatiques, de la situation des partis, des plans de campagne, du mouvement des armées, des embarras politiques, enfin de sa rupture avec les commissaires de la Convention, suivie de sa défection.

On ne pourra jamais se dispenser de recourir aux *Mémoires* de Dumouriez si l'on veut acquérir une exacte connaissance des opérations militaires qui ont signalé les premières années de la Révolution ; mais il est bon de se tenir en garde contre ses appréciations politiques, quoiqu'il y fasse preuve d'une merveilleuse pénétration à défaut d'une parfaite sincérité. Quant à qualifier de mensonges des faits consacrés, adoptés par les historiens, reconnus et avoués même par les étrangers ; quant à traiter d'exagérations et d'inventions les succès militaires de Dumouriez ; quant à transformer, au nom de la vérité, la défaite et la retraite de l'armée prussienne en une comédie arrangée d'avance et jouée conformément à un programme mystérieux, c'est ériger les rancunes et les hypothèses invraisemblables de l'esprit de parti en principes de critique historique. Telle est cependant la conclusion de la *Biographie Michaud*, si souvent hostile et injuste aux hommes de la Révolution. Il est impossible de refuser à Dumouriez le génie politique et militaire, la hardiesse et la fécondité des vues, la promptitude du coup d'œil et un courage à toute épreuve. Il ne lui a manqué qu'une conviction profonde ou une volonté despotique pour pouvoir dominer la Révolution et la France ; mais sa trahison, qu'explique seule la nécessité de son salut personnel, est un crime injustifiable. On a le droit de blâmer aussi le puissant concours qu'il apporta à l'Espagne soulevée et à lord Wellington par un système de tactique qui vint à bout des vieilles troupes de Napoléon ; cependant il faut se rappeler que Dumouriez prétendait servir la France et l'Europe, en arrêtant le progrès d'une ambition vertigineuse et d'une servitude intolérable. M. Thiers, après avoir reconnu en Dumouriez tous les talents et tous les courages, après avoir déclaré que sa défection accéléra la chute des girondins, rend justice à ses intentions et à son génie, et par conséquent à l'exactitude des faits que le général raconte dans ses *Mémoires*. « Il ne faut pas oublier que cet homme, sans attachement pour aucune cause, avait pour la liberté une préférence de raison ; il ne faut pas oublier qu'il chérissait la France ; que, lorsque personne ne croyait à la possibilité de résister à l'étranger, il l'essaya, et crut en nous plus que nous-mêmes ; qu'à Sainte-Menehould il nous apprit à envisager l'ennemi de sang-froid ; qu'à Jemmapes il nous enflamma et nous replaça au rang des premières puissances ; il ne faut pas oublier enfin que, s'il nous abandonna, il nous avait sauvés. »

Dumouriez à Bruxelles (le général) ou les **Vivandiers**, comédie d'Olympe de Gouges, représentée à Paris, sur le théâtre de la République, le 23 janvier 1793. Cette bizarre production, empruntée à l'actualité des événements, mettait en scène le général Dumouriez, les demoiselles de Fernig, officiers d'ordonnance du général, et le jeune Egalité. Le théâtre de la République, qui suivait volontiers les engouements de la foule, accueillit l'œuvre. Hélas ! on se ferait difficilement une idée de l'impression produite sur l'auditoire par les marches, combats et évolutions militaires qui remplissaient l'ouvrage, écrit dans un style par trop coloré. Néanmoins la représentation put s'achever malgré les sifflets et les rires ; et l'auteur étant demandé par quelques voix complaisantes, Mlle Candeille s'avance bravement pour le nommer malgré le concert discordant qui s'élevait de toutes parts. Mais presque aussitôt une femme effarée se montre aux premières loges et s'écrie : « Citoyens, vous demandez l'auteur, le voici ! C'est moi, Olympe de Gouges ; si vous n'avez pas trouvé la pièce bonne, c'est que les acteurs l'ont horriblement jouée ! » Mlle Candeille s'empressa de protester contre cette déclaration au moins insolite, que les sifflets, les rires et les huées accompagnèrent. Olympe de Gouges protesta à son tour, se débattant comme une furie ; mais il lui fallut quitter la partie, car le public criait sur tous les tons que la pièce était détestable. Entourée, accablée de railleries, elle put à grand'peine se frayer un passage à travers un groupe de mauvais plaisants qui prétendaient l'obliger à une restitution sous prétexte qu'on leur avait volé leur argent. La seconde représentation décida du sort de cette comédie ridicule. Le parterre n'attendit pas la fin du premier acte. Il monta sur le théâtre et y dansa la carmagnole autour de l'arbre de la Liberté en carton qu'on y avait inauguré.

Olympe de Gouges, qui ne brilla jamais par excès de modestie, publia, quelques jours après la chute de *Dumouriez à Bruxelles*, la préface suivante : « J'ai été la victime d'un complot appuyé par les apparences les plus perfides ; tel a été l'art des comédiens à mon sujet ; mais, pour en obtenir justice, je n'attirerai pas sur eux l'animosité des citoyens ni les crimes révolutionnaires. J'ai failli être assassinée, pour prix de mon civisme, par une bande de leurs satellites ; et si je vis encore, c'est peut-être par un de ces miracles que l'innocence ne trouve pas toujours sur son chemin. Il ne s'agit pas sans doute de ma part de vouloir que ma pièce soit bonne si elle est mauvaise ; mais ce qui m'importe véritablement, c'est de prouver au public que ce n'est point ma pièce qu'on a représentée sur le théâtre de la République, mais une pantomime de la façon des comédiens. Citoyens littérateurs, hommes sensés, jugez ma pièce d'après vos connaissances et votre conscience ! Je ne demande point que le théâtre en continue la représentation ; je demande que cet ouvrage me soit payé. Le sacrifice de ma fortune et de mes veilles en faveur de la chose publique me réduit à la noble nécessité de vivre actuellement de mes talents. J'avoue qu'en auteur sensible je n'ai pas vu indifféremment massacrer ma pièce. J'ai parlé au public *en grand homme*, en excusant les acteurs, quand j'avais lieu de les mépriser. Malgré cela, je me suis vue tout à coup assaillie par une bande de juges-gladiateurs qui m'ont vomi, comme s'en glorifie le sieur Ducray dans son libelle les *Petites-Affiches*, les ordures qui convenaient sans doute aux actrices qui les avaient commandées. Ce journaliste a eu l'impudeur d'avancer que le public s'est fait justice. Qui pourrait croire, si cela n'était pas imprimé, une semblable calomnie contre le public, qui a lieu de m'estimer et peut-être de m'admirer ? Infâme libelliste, tu places ce public dans un ramas confus de douze galopins qui m'ont injuriée ! Va, il ne t'appartient pas, ni à tes pareils, d'apprécier un être tel que moi ! Sans doute le public ne prendra pas pour orgueil ce qui n'est de ma part qu'une juste indignation. Jamais auteur n'éprouva un si dur traitement, jamais pièce républicaine ne reçut plus d'outrages et ne fut payée d'une plus noire ingratitude... » Voilà la façon de s'exprimer d'une des créatures les plus étranges que la soif de la renommée et la manie d'écrire aient pu produire. « Le cachet naturel du génie est dans toutes mes productions, » écrivait-elle un jour. Qu'ajouter de plus ?

DUMOUSTIER (Pierre, comte), général français, né à Saint-Quentin en 1771, mort en 1831. Il entra au service en 1793, devint colonel en 1804, prit part aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Pultusk, où il fut blessé et nommé général de brigade sur le champ de bataille (1806) ; se rendit ensuite en Espagne et assista au siége de Saragosse. Promu général de division en 1811, Dumoustier se signala en diverses rencontres contre les Espagnols, fit, en 1813, la campagne de Saxe, combattit à Lutzen, à Bautzen, à Wurtzen, reçut une blessure à Dresde, puis fut mis à la retraite en 1814. Pendant les Cent-Jours, il siégea comme député à la Chambre des représentants et fut exilé à Nantes après la seconde rentrée des Bourbons. Remis en activité en 1830, il mourut bientôt après des suites d'une chute de cheval.

DUMOUTIER (Daniel), peintre français. V. Dumonstier.

DUMPLING s. m. (doumm-plingh). Art culin. Entremets en usage dans la cuisine anglaise.

— **Encycl.** Il y a plusieurs sortes de *dumplings* : le *dumpling* aux pommes ou aux prunes, le *dumpling* sec et le *dumpling* de Norfolk. Le premier se fait avec une pâte chaude, roulée mince, dans laquelle on introduit une certaine quantité de pommes pelées ou de prunes de damas. La pâte étant placée sur un plat, on en mouille les bords, on la forme, on la fait bouillir dans un linge pendant une heure et, après l'avoir saupoudrée de sucre râpé, on la sert. Le *dumpling* ferme est composé d'une pâte façonnée en boules de la grosseur d'un œuf de dinde et dans laquelle on introduit des raisins de Corinthe. On roule ces boules dans un peu de farine ; on les enveloppe d'un linge et on les fait cuire une demi-heure dans l'eau bouillante. On les sert ensuite avec une sauce au vin de Xérès ou de Malaga. Le *dumpling* de Norfolk, ainsi nommé à cause de la prédilection qu'avait pour lui le feu duc, se confectionne de la même façon que le précédent, à cela près que l'on fait entrer dans la composition de la pâte des œufs, du lait et du sel ; de plus, on remplace les raisins par des groseilles à maquereau bien vertes.

DUN s. m. (ancien mot celtique qui signifie *hauteur*, *élévation*, et qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux, en France, tels que *Châteaudun*, *Dun-le-Roi*, *Dunkerque*, *Issoudun*, etc.). Nom donné, dans le nord de l'Ecosse, à des tours élevées par les Pictes sur les bords de la mer.

DUN (le), ancien pays de France (Berry), dont les lieux principaux étaient Dun-le-Roi et Neuilly-en-Dun, compris actuellement dans le département du Cher.

DUN-SUR-MEUSE, ch.-l. de cant. du départ. de la Meuse, arrond. de Montmédy ; 951 hab. Dun (*Dunum Castrum*), anciennement chef-lieu de la baronnie et du comté de ce nom, est situé sur les bords de la Meuse et traversé par la route nationale de Neufchâteau à Mézières. Cette bourgade est bâtie sur le versant et au pied d'une montagne escarpée, d'où l'œil découvre un horizon étendu et varié. Les maisons de la ville haute, mal construites pour la plupart, sont généralement fort anciennes, et ce quartier respire la tristesse et l'abandon. La ville basse est resserrée entre la montagne et la Meuse, que l'on y passe sur un pont. Elle consiste en une seule rue, aujourd'hui bien bâtie et très-agréable. Dun, qui tire son nom de *dunum*, mot qui signifie *hauteur* dans l'ancien gaulois (v. dune), ne fut dans l'origine qu'un château fort bâti sur la montagne et détruit depuis des siècles. On ignore l'époque de sa fondation et le nom de son fondateur ; mais sa position importante sur la Meuse donne lieu de penser qu'il remonte sinon à la période gallo-romaine, au moins à l'époque austrasienne. Une ville s'éleva autour de ce château fort, et, après sa destruction, elle s'accrut de ses ruines. Fortifiée par la nature, environnée de hautes murailles assises sur le roc, défendue par un nouveau château flanqué de huit forts, elle acquit une assez grande importance, et c'était encore au moment de la Révolution le chef-lieu d'une prévôté considérable créée dès l'an 1327. Dun dépendait primitivement de la Lorraine mosellane. Ses premiers seigneurs n'apparaissent que dans le cours du Xe siècle. Béatrix, petite-fille du roi Lothaire, reçut à cette époque la terre de Dun à titre héréditaire et l'apporta comme dot au duc de basse Lorraine Godefroy IV. Alo de Clermont, sire de Dannevoux, fut chargé par celui-ci de défendre la terre et le château de Dun contre Thierry le Batailleur, évêque de Verdun, qui en réclamait la possession. En 1063, la fille et l'unique héritière de Godefroy, Mathilde, fut mise au ban de l'empire pour cause de félonie, et ses domaines furent confisqués au profit de l'évêque Thierry. Ainsi incorporé au Verdunois, Dun continua d'être gouverné par Alo de Clermont et ses descendants. En 1140, un mariage apporta la châtellenie de Dun dans l'illustre famille d'Apremont, dont les ramifications s'étendaient sur toute la contrée. Cette puissante maison, qui en resta maîtresse jusqu'en 1377, y jouissait du droit de faire battre monnaie. L'un de ses membres, Gobert V, qui vivait au milieu du XIIIe siècle, contribua puissamment à l'affranchissement des communes. Le premier, il donna une charte à la ville de Dun et à diverses localités du voisinage. En 1377, Robert, duc de Bar, s'empara de la ville et du château de Dun, qui suivirent dès lors le sort du Barrois jusqu'à la cession définitive qui en fut faite à Louis XIII, en 1633, par le duc de Lorraine Charles IV. Dun fit dès lors partie du Clermontois et fut donné par Louis XIV au grand Condé, dont les descendants en jouirent jusqu'à la Révolution. Au mois d'août 1642, on commença à démolir les fortifications de la ville et du château. Depuis ce temps, Dun n'a fait que décroître. Déjà cette ville avait beaucoup souffert, quelques années auparavant, et des calamités qui affligèrent la Lorraine durant la guerre de Trente ans, et des ravages de la peste qui avait suivi l'irruption des Croates. A cette époque, Dun comptait douze cents maisons, habitées par une population nombreuse, et en moins d'un quart de siècle il se vit démantelé et presque entièrement dépeuplé. Les traces des anciennes fortifications sont encore visibles ; dans plusieurs endroits, les murs des remparts existent dans leur entier. Une ancienne porte de secours fait aujourd'hui encore communiquer la ville basse avec la ville haute. Un souterrain bien conservé part de la ville haute et aboutit à une montagne voisine.

Dun dépendait anciennement du diocèse de Reims ; il était régi par la loi de Beaumont et suivait la coutume de Saint-Mihiel. Erigée vers le milieu du XIVe siècle, l'église de Dun est un des monuments les plus remarquables de la contrée. Depuis l'ogive primaire jusqu'aux premiers essais du style flamboyant, on y remarque les divers caractères qui signalent cette belle période de l'architecture religieuse. Un grand nombre de seigneurs y ont été inhumés, ainsi que l'indiquent de belles pierres tombales chargées de caractères gothiques usés par le temps. Dun a vu naître le pape Etienne X.

Dun possède un moulin et une scierie, des établissements hydrauliques importants, des tanneries renommées ; le poisson et le gibier y abondent et sont excellents. Marché hebdomadaire ; foires, le 4 janvier, le 4 mars, le 17 juillet et le 22 novembre.

DUN (David, lord), jurisconsulte anglais. V. Erskine.

DUNA, fleuve de la Russie. V. Dwina.

DUNABURG ou **DWINABORG**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 272 kilom. N.-O. de Witepsk, sur la Dwina. La population de cette ville, qui n'était en 1855 que de 11,511 hab., avait plus que doublé dans l'espace de cinq ans, car, en 1860, elle atteignait le chiffre de 27,112 hab. Le pays où est située cette ville portait autrefois le nom de Livonie polonaise, et Dunaburg en était la capitale. Elle est reliée à Riga par un chemin de fer et renferme un arsenal et une tête de pont regardée comme un chef-d'œuvre de construction stratégique, et que les Français, sous les ordres d'Oudinot, essayèrent vainement d'emporter le 13 et le 14 juillet 1812 ; mais, le 31 juillet suivant, la ville tombait au pouvoir des Prussiens et des Français, commandés par Macdonald. Elle fut fondée, en 1277, par les chevaliers porte-glaive, ruinée en 1576 par le czar Ivan Vassilievitch et reconstruite peu après par Etienne Bathory.

DUNAL (Michel-Félix), botaniste français, né à Montpellier, vers 1777, d'une riche famille appartenant à la religion réformée, mort dans la même ville en 1856. Il étudia la botanique sous de Candolle, alors professeur à la Faculté et au jardin botanique de Montpellier (1808-1815). Dès 1813, il publia sur le *solanum* un premier ouvrage qui attira sur lui l'attention. En 1816, on rétablit à son profit la chaire de botanique qu'avait occupée son maître alors en Suisse. Trois ans après, l'Institut le mit au nombre de ses correspondants. Il a été créé chevalier de la Légion d'honneur au mois de mai 1833. On doit à Dunal d'importants *Rapports* et *Mémoires*, insérés dans les *Annales des sciences naturelles*, les *Annales du Muséum* et autres recueils scientifiques ; il a aussi fourni des articles à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*. Presque tous ces travaux ont ensuite été publiés à part par les soins de leur auteur, qui a laissé encore une *Monographie des annonacées* (1816, in-4°) et une traduction de l'ouvrage de Parkin *Sur le choléra de l'Espagne* (1835, in-8°).

DUNALIE s. f. (du-na-lî — de *Dunal*, botan. franç.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des solanées, tribu des cestrinées, dont l'espèce type habite la Nouvelle-Grenade.

DUNAMUNDE, forteresse de la Russie d'Europe, gouvernement de Livonie, à 15 kilom. O. de Riga, à laquelle elle sert de port, sur la rive gauche de la Dwina, à son confluent avec le Buller-Aa. Elle défend l'embouchure de la Dwina et possède une chaussée de pierre, construite sous Catherine II, s'avançant à plus d'un kilomètre dans la mer et à l'extrémité de laquelle s'élève un phare. Au-dessous de cette chaussée, on trouve un vaste port d'hiver, qui a été construit, en 1852, aux frais du comité de la Bourse de Riga. Dunamunde n'est habitée que par des soldats et par des condamnés. Prise par les Suédois en 1618 et en 1619, par les Saxons en 1701, reprise en 1703 par les Suédois, à qui les Russes l'enlevèrent en 1721, elle est restée à ces derniers après la paix de 1721.

DUNAND (Joseph), antiquaire et capucin français, né à Besançon en 1719, mort dans cette ville en 1790. Il passa une partie de sa vie à réunir des documents sur l'histoire de la Franche-Comté et de la Bourgogne, et fournit à plusieurs savants des renseignements précieux. A l'époque de la Révolution, la plupart des matériaux qu'il avait recueillis furent dispersés. Il reste de Dunand un certain nombre d'ouvrages manuscrits appartenant à la bibliothèque de Besançon, et une *Lettre historique et critique sur Henri de Portugal*, insérée dans le *Mercure* (1758).

DUNAN-MOUSSEUX (... Guadon, dit), journaliste et auteur dramatique français, mort à Paris le 4 août 1868, un des types les plus curieux de la basse littérature. Sans instruction première et parfois sans orthographe, il parvint à usurper le titre d'homme de lettres, fonda des journaux excentriques, fit jouer des pièces dans les petits théâtres et inventa le *canard* à l'affiche. Les débats d'un procès apprirent, en février 1861, qu'il cumulait alors les fonctions de rédacteur du *Sans-Gêne* avec celles de marchand tailleur. Ainsi fut expliquée cette profusion de réclames abracadabrantes qui invitaient sans relâche les Parisiens à prendre leurs paletots dans un magasin du passage du Grand-Cerf. Il n'est personne à qui l'on n'ait glissé au passage un prospectus débutant ainsi : *Appel au peuple ! La Halle aux habits vient de*, etc., etc., ou *C'en est fait ! Il ne reste plus que* 300,000 *paletots*, etc., etc., ou *Je me la brise !* ou *Tout Paris va fondre*, etc., ou *Toi qui connais les hussards de la garde*, etc., ou bien encore, ce qui est le chef-d'œuvre du genre, *Enfin nous avons fait faillite !* Il n'est pas de mur qui n'ait vu quelque affiche colossale de sa façon, où se masquait, sous le prétexte le plus ingénieux, le plus drôlatique, le plus inattendu, l'annonce d'un solde de pantalons ou de gilets. Quand la prose ne suffisait pas, le vers venait à la rescousse et parfois la chanson lui prêtait ses refrains populaires ; c'est sur l'air *Laïtou la la* qu'il écrivit pour un restaurateur d'Asnières un prospectus étincelant de bonne humeur qui fut le chant du cygne de l'endiablé puffiste. Les marchands d'habits lui trouvaient du génie et ils avaient raison : la collection complète de ses élucubrations murales formerait à elle seule un vrai musée plein d'entrain, où l'art de leurrer le public est développé avec un soin extrême, un génie véritable, quoique un peu grossier. On a dit de lui qu'il semblait né pour écrémer les entreprises nouvelles et pour liquider celles qui tournaient en eau trouble. C'était l'homme du premier et du dernier « bouillon. » Après avoir vendu des habits au passage du Grand-Cerf, opéré avec les Magasins-Réunis, il avait administré le concert du Dix-neuvième siècle après la faillite de cet établissement et produit comme chanteuse la comtesse de Chabrillan qu'il afficha dans tout Paris sur le ton à lui particulier.

Ce personnage singulier avait collaboré, en 1849, à la *Chandelle démocratique et sociale ;* en 1851, il avait fondé le *Pierrot*, journal-programme des spectacles, fêtes, etc. ; en 1856, le *Porte-Voix*, mort au quatrième numéro, et, en juin 1861, le *Sans-Gêne*. Pour recruter des abonnés, le fondateur du *Sans-Gêne*, journaliste d'un nouveau genre, qui s'attribuait la place de critique dramatique, ne craignit pas de rédiger, de faire imprimer et de colporter à domicile la circulaire suivante, qu'on nous saura gré sans doute d'arracher à l'oubli. Après avoir donné le titre du journal et indiqué que l'administration a son siége boulevard du Temple, n° 76, notre homme s'exprime ainsi :

« Monsieur, madame, mademoiselle, mon cher ami, chère madame, ou mon ennemi (choisissez dans ces appellations celle que vous trouverez être le plus en rapport avec vos sentiments à mon endroit), Je prends des abonnés et j'ai compté sur vous. Si vous me tendez la main, si vous m'aidez à naître, je vous promets de vous dire votre fait carrément, comme aussi de vous applaudir chaudement quand vous le mériterez. Ce n'est pas le prix de mon indépendance que je quête, mais bien celui du papier et de l'impression d'un journal *nouveau*, qui sera le vôtre, à vous, et non celui de tout le monde, traitant de tout, et traitant tous chacun suivant son mérite. Voyons ! regardez votre porte-monnaie, un peu de courage à la poche ! trois mois, six mois, un an, je reçois tout ! Les petits ruisseaux font les grands journaux, et je vous promets d'être aussi spirituel que si je vous demandais le double. Si vous ne me répondez rien, demain passera chez vous un courtier embelli d'une quittance qu'il vous plaira de lui solder, n'est-ce pas ? Si vous sortez, laissez votre souscription à vos gens ou à votre concierge ; le *Sans-Gêne* passera *relever* dans la journée et vous remettra la quittance que vous aurez choisie.

» Merci d'avance et, en attendant notre prochain éreintement,

» Bien à vous,

» Dunan-Mousseux. »

Voilà certes ce que l'on peut appeler de la littérature grotesque, et l'on voit si l'auteur de ce morceau, unique en son genre, avait ou non oublié qu'il était à la même époque marchand de friperies. On ne saurait être plus naïvement cynique. Le *Sans-Gêne*, le titre était bien choisi, le *Sans-Gêne*, ainsi lancé, réussit médiocrement. Il eut le sort qui lui était dû et mourut sans avoir jamais été lu, si ce n'est par quelques confectionneurs de vêtements enthousiastes des boniments et des affiches épiques du pauvre Dunan-Mousseux. En même temps qu'il s'intitulait journaliste, le hardi faiseur de prospectus essayait de se hisser au rang d'auteur dramatique et signait, en collaboration avec quelques amis, des vaudevilles et des drames au Théâtre-Déjazet, aux Folies-Dramatiques, au théâtre Beaumarchais. Sur cette dernière scène il a fait jouer l'*Orgueil*, drame en cinq actes (30 mars 1859, avec M. Launet) ; aux Folies-Dramatiques il a donné les *Blanchisseuses de fin*, vaudeville (13 août 1865, avec M. Lefebvre) ; les *Cinq francs d'un bourgeois de Paris*, comédie en cinq actes (1866, reprise en 1868 ; avec M. Pélissié). On cite encore de lui le *Pays latin* et diverses autres pièces qui appartiennent, tant par le style que par l'idée, à un genre de littérature fort au-dessous de l'ordinaire, on pourrait même dire du médiocre. Une mort soudaine, provenant d'un abcès interne qu'un potage pris trop chaud aurait fait aboutir, enleva à la littérature murale son plus fameux représentant.

DUNANTIE s. f. (du-nan-tî — de *Dunant*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant deux espèces qui habitent le Mexique.

DUNAR s. m. (du-nar). Moll. Coquille du genre nérite.

DUNBAR (*Dumbarum*), bourg maritime d'Ecosse, comté de Haddington, à 43 kilom. N.-E. d'Edimbourg, sur la mer du Nord ; 4,800 hab. Port d'un accès difficile et même dangereux, à cause des nombreux écueils qui hérissent la côte voisine. Chantiers de construction de navires ; fonderies ; fabrication de machines à vapeur ; corderies ; distilleries ; savonneries ; pêche active ; importation considérable de houille et de grains. « Dunbar, dit M. A. Joanne, ne possède qu'un seul édifice digne d'attention, son église, bâtie en 1819, et renfermant un beau monument en marbre élevé à sir George Horne, créé comte de Dunbar et de March par Jacques VI. A l'extrémité septentrionale de la rue principale, on remarque Dunbar-House, la résidence du comte de Lauderdale ; au N. de cette habitation, on voit, sur un rocher qui s'avance dans la mer, les ruines du célèbre château de Dunbar. On ignore l'époque de la fondation de ce château, qui abrita plusieurs souverains d'Ecosse poursuivis par la mauvaise fortune. Edouard II s'y réfugia après la bataille de Bannockburn ; Marie Stuart, après avoir confié la garde de cette importante forteresse à Bothwell, y chercha deux fois un refuge : la première à la suite de l'assassinat de Riccio ; la seconde, lorsqu'elle se vit obligée de s'enfuir du château de Bortwick, déguisée en page. Quand elle se fut rendue, à Carberry-Hill, aux nobles insurgés contre elle, le château de Dunbar fut pris et détruit complétement par le régent Murray. Ses ruines appartiennent aujourd'hui au comte de Lauderdale. » En 1650, Olivier Cromwell défit aux environs de Dunbar l'armée écossaise commandée par le général Leslie. V. ci-après.

Dunbar (bataille de), gagnée par Cromwell sur les troupes de Charles II, le 3 septembre 1650. L'Irlande s'était révoltée contre l'autorité nouvelle de Cromwell, le Protecteur s'y rendit à la tête d'une forte armée, en qualité de lord lieutenant, et étouffa dans le sang toute velléité de résistance. Cependant Charles, débarqué en Ecosse, fut reconnu comme roi, mais aux conditions les plus humiliantes. Cette nouvelle, qui menaçait de mettre l'Ecosse et l'Irlande en feu, arrêta les conquêtes de Cromwell, et, avec son habileté accoutumée, il se mit en devoir de faire face à un danger prévu, mais qui n'en était pas moins redoutable. La comparaison de l'état des deux royaumes laissait cependant peu de doute sur les résultats. Au mois de juillet 1650, Cromwell passa la Tweed à la tête de 16,000 hommes, la plupart vétérans, bien disciplinés et dévoués à sa fortune, tandis que les levées inexpérimentées de l'Ecosse n'avaient pas encore quitté leurs comtés respectifs. Le Parlement écossais avait ordonné que l'armée royale serait de 30 000 hommes, commandés par le comte de Leven, que son âge et ses infirmités contraignirent à confier l'autorité réelle à son parent David Leslie. On avait donné l'ordre de ravager tout le pays qui donnait accès sur la capitale ; les provisions et les troupeaux avaient été cachés, et les habitants ne devaient point quitter leurs demeures, sous peine d'être déclarés infâmes, punis de mort et de la confiscation de leurs biens. Pour faciliter l'exécution de ces mesures sévères, on prit soin de propager contre Cromwell et son armée les bruits les plus odieux ; en Irlande, il avait fait mettre à mort tous les hommes de seize à soixante ans, couper la main droite à tous les enfants entre six et seize ans, et percer avec un fer rouge le sein de toutes les femmes. Ces exagérations ridicules, propagées habilement au milieu de populations crédules et ignorantes, portèrent leurs fruits, et les Anglais furent surpris du silence et de la désolation qui les accueillirent partout sur leur passage. Mais Cromwell sut anéantir par sa prudence l'effet de toutes ces mesures ; il conduisit ses soldats le long de la côte, où il recevait chaque jour des approvisionnements, et son armée, maintenue dans une sévère discipline, eut bientôt dissipé en partie les impressions défavorables que des récits mensongers avaient éveillées contre elle. Cromwell trouva les levées écossaises abritées derrière un profond retranchement, courant d'Edimbourg à Leith, fortifié par de nombreuses batteries et défendu à l'une de ses extrémités par le canon du château, à l'autre par celui du port. Pendant plus d'un mois, il employa tout son art à amener une bataille que Leslie mit une égale adresse à éviter : il resta fixé dans ses retranchements, n'exécutant de mouvements que pour surveiller ceux de l'ennemi du haut des montagnes voisines, ou lorsqu'il pouvait mettre une rivière ou un marais entre les deux armées. Un détail caractéristique que nous devons relever chez cette singulière nation et à cette singulière époque, c'est le soin que prenait chaque parti de mettre Dieu dans ses intérêts par le jeûne et la mortification. Dans l'armée anglaise, les officiers prêchaient et priaient ; « ils sanctifiaient le camp ; » dans l'armée écossaise, les ministres promettaient aux soldats une victoire facile sur « un général blasphémateur et une armée schismatique. » Etaient-ils tous de bonne foi dans ces pieuses jongleries ? Il est difficile de l'admettre, surtout de la part de Cromwell.

Cependant la prudence vigilante du vieux Leslie allait triompher de l'habileté et de l'activité de Cromwell, qui commençait à ne plus entrevoir d'autre alternative qu'une prompte victoire ou une retraite désastreuse, car tous les passages qu'il avait à franchir étaient occupés d'avance, et des forces nombreuses menaçaient ses derrières. Mais il était sûr de vaincre s'il réussissait à faire descendre ses ennemis sur le champ de bataille. Il opéra donc de manière à leur inspirer une téméraire confiance, ne craignant pas de se découvrir pour les attirer plus sûrement dans le piége. Après avoir envoyé ses malades sur la flotte, il marcha de Musselburg sur Haddington, et de là sur Dunbar. Un météore qui apparut dans la nuit du 2 septembre enflamma l'imagination des Ecossais ; ils crurent apercevoir un glaive de feu passant sur Edimbourg et se dirigeant vers le sud-est ; preuve évidente, dans leur esprit, que les flammes de la guerre seraient portées jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Angleterre. Arrivé à Dunbar, Cromwel rangea ses soldats en bataille dans le voisinage de Broxmouth-House, tandis que Leslie occupait avec ses Ecossais les hauteurs de Lammermuir. Un ravin large et profond séparait seul les avant-postes des deux armées. Une bataille semblait imminente, et Cromwell touchait au but de ses plus ardents désirs. Cependant le prudent Leslie s'obstinait dans son rôle de Fabius. Alors les impatiences, qui ont partout perdu tant de causes, éclatèrent autour de lui ; les partisans des états et de l'Eglise, craignant de voir les Anglais leur échapper, forcèrent le général à accepter un combat qu'il avait mis constamment son adresse à éviter. Cromwell, voyant approcher le moment décisif, ne songeait qu'à enflammer encore l'exaltation religieuse de ses soldats. Il passa une partie de la journée du 2 septembre à prier avec ses officiers, feignant d'être en proie à une extase mystique et montrant un redoublement de confiance qu'il considérait comme un gage certain de la victoire ; il prétendit même qu'une voix surnaturelle lui en avait donné l'assurance. Ceux qu'on appelle les politiques ont employé les mêmes moyens dans tous les temps : le sabre ou la corruption avec les intelligents, les pasquinades avec les ignorants et les niais ; avec tous, le plus souverain mépris de l'homme.

Dans la matinée du lendemain (3 septembre 1650), Cromwell, observant avec sa lunette les mouvements de l'ennemi, discerna clairement son intention d'attaquer. Rempli de joie à cet aspect : « Ils descendent, s'écria-t-il ; le Seigneur les a livrés entre nos mains. » Les Ecossais engagèrent l'action en essayant de s'emparer d'un passage situé sur la route de Dunbar à Berwick. Le succès sembla d'abord les favoriser : leurs lanciers, soutenus par une forte artillerie, attaquèrent une colline où se trouvait rangée la cavalerie anglaise, puis chargèrent impétueusement l'infanterie qui s'avançait au secours de cette cavalerie et l'enfoncèrent. Cromwell, se tournant alors vers un régiment d'infanterie composé de ces vieilles têtes rondes qui avaient vaincu la monarchie : « Que le Seigneur, leur cria-t-il d'un air inspiré, se lève et dissipe ses ennemis ! » Ils fondirent aussitôt piques baissées sur les lanciers écossais, tandis que la cavalerie anglaise, ralliée par ses officiers, revenait à la charge. Les cavaliers royalistes, ébranlés à leur tour et abordés de tous côtés avec fureur, ne tardèrent pas à se débander et à prendre la fuite. Un brouillard épais, qui avait jusqu'alors enveloppé le champ de bataille, se dissipa en ce moment, et le premier spectacle qui frappa les regards des Ecossais fut celui de leur cavalerie fuyant en désordre. Une terreur soudaine envahit l'aile droite et se communiqua rapidement sur tout le front de bataille jusqu'à la gauche. En voyant les Anglais s'approcher en bon ordre, d'un pas fermé et résolu, les Ecossais jetèrent leurs armes et s'enfuirent sans combattre. Ils laissaient sur le champ de bataille de Dunbar 3,000 morts et 10,000 prisonniers ; leur artillerie, leurs munitions et leurs bagages devinrent la proie du vainqueur. Parmi les prisonniers, dit l'historien Whitelock, 5,100, formant un peu plus de la moitié, étant blessés, furent ren-